**Jeu n°6 : l’enfance à l’âge romantique**

■ Jules **Michelet**, *Le Peuple* (1846) Le peuple et l’enfant.

■ George **Sand**, *Mauprat* (1837). Chap. IV. La rencontre de Patience.

■ George **Sand**, *La Mare au diable* (1846). Chap. II, « Le Labour ».

■ George **Sand**, *La Petite Fadette* (1848). Chap. II. Les bessons.

■ François-René de **Chateaubriand**, *Mémoires d’Outre-Tombe* (1849), première partie, livre III. « Journées et soirées. »

■ *Ibid*. « Mes Joies de l’automne ».

■ Gérard de **Nerval**, *Sylvie* (1853), Chap. II, « Adrienne ».

■ Victor **Hugo**, *Les Contemplations* (1856), livre III, « Les Luttes et les rêves ».

■ *Ibid.*, livre IV, Pauca Meae. « Elle avait pris ce pli... »

■ Gustave **Flaubert**, Madame Bovary (1857). Charles à l'école.

■ Victor **Hugo**, *Les Misérables* (1862). Tome III, livre I chap. XIII (« Le Petit Gavroche »)

■ Alphonse **Daudet**, *Le Petit Chose* (1868). Première partie, chap. II, « Les Babarottes ». La scène de la cruche.

■ *Ibid*. Première partie, chap. VI. Raconter une histoire.

■ Victor **Hugo**, *Quatrevingt-treize* (1874), IIIe partie, livre III, « Le massacre de Saint-Barthélemy ».

■ Mark **Twain**, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876). Chap. XIV. Tom, Joe et Huckleberry vivent comme des pirates.

■ Arthur **Rimbaud**, *Illuminations* (1872-1875). « Enfance ».

■ Jules **Vallès**, *L’Enfant* (1878). Chapitre I, « Ma Mère ».

■ Marie **d’Agoult**, *Mes Souvenirs* (1880). Premières années (1806-1827). Jouer.

■ *Ibid.* Premières années (1806-1827). La minerve.

■ Carlo **Collodi**, *Pinocchio* (1881). Chap. 28 : « Pinocchio court le risque d’être frit à la poêle, comme un poisson. »

■ Ernest **Renan**, *Souvenirs d’enfance et de jeunesse* (1883). Mes petites camarades.

■ Guy de **Maupassant**, Pierre de Jean, 1888, chap. I. La jalousie.

■ Jules **Renard**, *Poil de Carotte* (1894). Le jeu interdit.

■ Charles **Péguy**, *Pierre ou le commencement d’une vie bourgeoise* (1898). Le défilé des écoliers.

■ *Ibid.* Apprendre à écrire.

■ *Ibid.* Aller à l’école.

■ *Ibid.* Se mesurer.

■ Eugène **Le Roy**, *Jacquou le Croquant* (1900), chap. I. Le retour de la messe.

**■ Jules Michelet, *Le Peuple* (1846) Le peuple et l’enfant.**

La première enfance et la mort, ce sont les moments où l'infini rayonne en l'homme, la grâce : prenez ce mot au sens de l'art ou de la théologie. Grâce mobile du petit enfant qui joue et s'essaye à la vie, grâce austère et solennelle du mourant où la vie s'achève, toujours la grâce divine. Rien qui fasse mieux sentir la grande parole biblique : « Vous êtes des Dieux, vous serez des Dieux. »

Apelle et Corrège[[1]](#footnote-1) étudiaient sans cesse ces moments divins. Corrège passait les jours à voir jouer les petits enfants. Apelle, dit un ancien, n'aimait à peindre que des personnes mourantes.

En ces jours d'arrivée, de départ, de passage entre deux mondes, l'homme semble les contenir tous ensemble. La vie instinctive où il est alors plongé, est comme l'aube et le crépuscule de la pensée, plus vague que la pensée sans doute, mais combien plus vaste ! Tout le travail intermédiaire de la vie raisonneuse et réfléchie est comme une ligne étroite qui part de l'immensité obscure et qui y retourne. Si vous voulez le bien sentir, étudiez de près l'enfant, le mourant. Placez-vous à leur chevet, observez, faites silence.

J'ai malheureusement eu trop d'occasions de contempler les approches de la mort, et sur des personnes chères. Je me rappelle spécialement une longue journée d'hiver que je passai entre le lit d'une mourante et la lecture d'Isaïe. Ce spectacle, très pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'homme qui se soulevait, retombait... Les yeux qui nageaient dans le vide exprimaient, avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée obscure et vaste roulait toute la vie écoulée, et elle s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte qui en partageait le flux, le reflux, toutes les anxiétés, se serrait, comme en un naufrage, à cette ferme croyance, qu'une âme qui, tout en revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'acheminer par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer plutôt qu'elle allait de ce double instinct douer quelque jeune existence, qui reprendrait plus heureusement l'œuvre de la vie, et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui leur avaient manqué.

Une chose frappe toujours en observant les enfants et les mourants, c'est la noblesse parfaite dont la nature les empreint. L'homme naît noble, et il meurt noble; il faut tout le travail de la vie pour devenir grossier, ignoble, pour créer l'inégalité.

Voyez cet enfant que sa mère à genoux nommait si bien son Jésus... La société, l'éducation l'ont changé bien vite. L'infini qui était en lui, et qui le divinisait, va disparaissant; il se caractérise, il est vrai, se précise, mais se rétrécit.... La logique, la critique, taille, sculpte impitoyablement dans ce qui lui semble un bloc; dur statuaire dont le fer mord dans la matière trop tendre, chaque coup abat des plans entiers... Ah ! que le voilà déjà maigre, mutilé ! La noble ampleur de sa nature, où est-elle maintenant ?... Le pis, c'est que, sous l'influence d'une éducation si rude, il ne sera pas seulement faible et stérile, mais deviendra vulgaire.

Quand nous regrettons notre enfance, ce n'est pas tant la vie, les années qui alors étaient devant nous, c'est notre noblesse que nous regrettons. Nous avions alors en effet cette naïve dignité de l'être qui n'a pas ployé encore, l'égalité avec tous; tous jeunes alors, tous beaux, tous libres... Patientons, cela doit revenir; l'inégalité n'est que pour la vie; égalité, liberté, noblesse, tout nous revient par la mort.

Hélas! ce moment ne revient que trop vite pour le grand nombre des enfants. On ne veut voir dans l'enfance qu'un apprentissage de la vie, une préparation à vivre, et la plupart ne vivent point. On veut qu'ils soient heureux «plus tard», et pour assurer le bonheur de ces années incertaines, on accable d'ennui et de douleur le petit moment qu'ils ont d'assuré....

Non, l'enfance n'est pas seulement un âge, un degré de la vie, c'est un peuple, le peuple innocent... Cette fleur du genre humain, qui généralement n'a que peu à vivre, suit la nature, au sein de laquelle elle doit bientôt retomber... Et c'est justement la nature que l'on veut dompter en elle. L'homme qui, pour lui-même, s'éloigne de la barbarie du Moyen-âge, la maintient encore pour l'enfant, partant toujours du principe inhumain, que notre nature est mauvaise, que l'éducation n'en est pas la bonne économie, mais la réforme, que l'art et la sagesse humaine doivent amender, châtier l'instinct que Dieu nous donna.

**■ George Sand, *Mauprat* (1837). Chap. IV. La rencontre de Patience.**

*Le vieux Bernard Mauprat raconte l’histoire de sa vie. Nous sommes au XVIIIe siècle ; Bernard est le petit-fils de Tristan de Mauprat, un aristocrate qui s’est voué à un brigandage sans scrupules.*

Ce fut un soir d’été qu’au retour d’une pipée[[2]](#footnote-2) où plusieurs petits paysans m’avaient accompagné, je passai devant la tour Gazeau pour la première fois. J’étais âgé d’environ treize ans ; j’étais le plus grand et le plus fort de mes compagnons, et, en outre, j’exerçais sur eux, à la rigueur, l’ascendant de mes prérogatives seigneuriales. C’était entre nous un mélange de familiarité et d’étiquette assez bizarre. Parfois, quand l’ardeur de la chasse ou la fatigue de la journée les gouvernait plus que moi, j’étais forcé de céder à leurs avis, et déjà je savais me rendre à point comme le font les despotes, afin de n’avoir jamais l’air d’être commandé par la nécessité ; mais j’avais ma revanche dans l’occasion, et je les voyais bientôt trembler devant l’odieux nom de ma famille.

La nuit se faisait, et nous marchions gaiement, sifflant, abattant des cormes à coups de pierre, imitant le cri des oiseaux, lorsque celui qui marchait devant s’arrêta tout à coup, et, revenant sur ses pas, déclara qu’il ne passerait pas par le sentier de la tour Gazeau, et qu’il allait prendre à travers bois. Cet avis fut accueilli par deux autres. Un troisième objecta que l’on risquait de se perdre si on quittait le sentier, que la nuit était proche et que les loups étaient en nombre.

— Allons, canaille ! m’écriai-je d’un ton de prince en poussant le guide, suis le sentier, et laisse-nous tranquilles avec tes sottises.

— *Non, moi*[[3]](#footnote-3), dit l’enfant, je viens de voir le sorcier qui dit des paroles sur sa porte, et je n’ai pas envie d’avoir la fièvre toute l’année.

— Bah ! dit un autre, il n’est pas méchant avec tout le monde. Il ne fait pas de mal aux enfants ; et, d’ailleurs, nous n’avons qu’à passer bien tranquillement sans lui rien dire ; qu’est-ce que vous voulez qu’il nous fasse ?

— Oh ! c’est bien, reprit le premier, si nous étions seuls !… Mais M. Bernard est avec nous, nous sommes sûrs d’avoir *un sort*.

— Qu’est-ce à dire, imbécile ? m’écriai-je en levant le poing.

— Ce n’est pas ma faute, *monseigneur*, reprit l’enfant. Ce *vieux chétif* n’aime pas les *monsieu*, et il a dit qu’il voudrait voir M. Tristan et tous ses enfants pendus au bout de la même branche.

— Il a dit cela ? Bon ! repris-je, avançons, et vous allez voir. Qui m’aime me suive ; qui me quitte est un lâche.

Deux de mes compagnons se laissèrent entraîner par la vanité. Tous les autres feignirent de les imiter ; mais, au bout de quatre pas, chacun avait pris la fuite en s’enfonçant dans le taillis, et je continuai fièrement ma route, escorté de mes deux acolytes. Le petit Sylvain, qui allait le premier, ôta son chapeau du plus loin qu’il vit Patience, et, lorsque nous fûmes vis-à-vis de lui, quoiqu’il eût la tête baissée, et qu’il semblât ne faire aucune attention à nous, l’enfant, frappé de terreur, lui dit d’une voix tremblante :

— Bonsoir et bonne nuit, maître Patience !

Le sorcier, sortant de sa rêverie, tressaillit comme un homme qui s’éveille, et je vis, non sans une certaine émotion, sa figure basanée, à demi couverte d’une épaisse barbe grise. Sa grosse tête était tout à fait dépouillée, et la nudité du front contrastait avec l’épaisseur du sourcil derrière lequel un œil rond, et enfoncé profondément dans l’orbite, lançait des éclairs comme on en voit à la fin de l’été derrière le feuillage pâlissant. C’était un homme de petite taille, mais large des épaules et bâti comme un gladiateur. Il était couvert de haillons orgueilleusement malpropres. Sa figure était courte et commune comme celle de Socrate, et, si le feu du génie brillait dans ses traits fortement accusés, il m’était impossible de m’en apercevoir. Il me fit l’effet d’une bête féroce, d’un animal immonde. Un sentiment de haine s’empara de moi, et, résolu de venger l’affront fait par lui à mon nom, je mis une pierre dans ma fronde, et, sans autres préliminaires, je la lançai avec vigueur.

Au moment où la pierre partit, Patience était en train de répondre à la salutation de l’enfant.

— Bonsoir, enfants ; Dieu soit avec vous !… nous disait-il, lorsque la pierre siffla à son oreille et alla frapper une chouette apprivoisée qui faisait les délices de Patience et qui commençait à s’éveiller avec la nuit dans le lierre dont la porte était couronnée.

La chouette jeta un cri aigu et tomba sanglante aux pieds de son maître, qui lui répondit par un rugissement, et resta immobile de surprise et de fureur pendant quelques secondes. Puis, tout à coup, prenant par les pieds la victime palpitante, il l’enleva de terre, et, venant à notre rencontre :

— Lequel de vous, malheureux, s’écria-t-il d’une voix tonnante, a lancé cette pierre ?

Celui de mes compagnons qui marchait le dernier s’enfuit avec la rapidité du vent ; mais Sylvain, saisi par la large main du sorcier, tomba les deux genoux en terre, en jurant par la sainte Vierge et par sainte Solange, patronne du Berry, qu’il était innocent du meurtre de l’oiseau. J’avais, je l’avoue, une forte démangeaison de le laisser se tirer d’affaire comme il pourrait et d’entrer dans le fourré. Je m’étais attendu à voir un vieux jongleur décrépit, et non à tomber dans les mains d’un ennemi robuste ; mais l’orgueil me retint.

— Si c’est toi, disait Patience à mon compagnon tremblant, malheur à toi, car tu es un méchant enfant, et tu seras un malhonnête homme ! Tu as fait une mauvaise action ; tu as mis ton plaisir à causer de la peine à un vieillard qui ne t’a jamais nui, et tu l’as fait avec perfidie, avec lâcheté, en dissimulant et en lui disant le bonsoir avec politesse. Tu es un menteur, un infâme ; tu m’as arraché ma seule société, ma seule richesse ; tu t’es réjoui dans le mal. Que Dieu te préserve de vivre si tu dois continuer ainsi !

— Ô monsieur Patience ! criait l’enfant en joignant les mains, ne me maudissez pas, ne me charmez pas, ne me donnez pas de maladie ; ce n’est pas moi ! Que Dieu m’extermine si c’est moi !…

— Si ce n’est pas toi, c’est donc celui-là ? dit Patience en me prenant par le collet de mon habit, et en me secouant comme un arbrisseau qu’on va déraciner.

— Oui, c’est moi, répondis-je avec hauteur ; et, si vous voulez savoir mon nom, apprenez qu’on m’appelle Bernard Mauprat et qu’un vilain qui touche à un gentilhomme mérite la mort.

— La mort ! toi, tu me donneras la mort, Mauprat ! s’écria le vieillard pétrifié de surprise et d’indignation. Et que serait donc Dieu si un morveux comme toi avait le droit de menacer un homme de mon âge ? La mort ! ah ! tu es bien un Mauprat, et tu chasses de race, chien maudit ! Cela parle de donner la mort et tout au plus si cela est né ! La mort, mon louveteau ! sais-tu que c’est toi qui mérites la mort, non pas pour ce que tu viens de faire, mais pour être fils de ton père et neveu de tes oncles ? Ah ! je suis content de tenir un Mauprat dans le creux de ma main, et de savoir si un coquin de gentilhomme pèse autant qu’un chrétien.

Et, en même temps, il m’enlevait de terre comme il eût fait d’un lièvre.

— Petit, dit-il à mon compagnon, va-t’en chez toi, et ne crains rien. Patience ne se fâche guère contre ses pareils, et il pardonne à ses frères, parce que ses frères sont des ignorants comme lui, et ne savent pas ce qu’ils font ; mais un Mauprat, vois-tu, ça sait lire et écrire, et ça n’en est que plus méchant. Va-t’en… Mais non, reste ; je veux qu’une fois dans ta vie tu voies un gentilhomme recevoir le fouet de la main d’un vilain. Tu vas voir cela, et je te prie de ne pas l’oublier, petit, et de le raconter à tes parents.

J’étais pâle de colère, mes dents se brisaient dans ma bouche ; je fis une résistance désespérée. Patience, avec un sang-froid effrayant, m’attacha à un arbre avec un brin de ramée. Il n’avait qu’à m’effleurer de sa main large et calleuse pour me plier comme un roseau, et cependant j’étais remarquablement vigoureux pour mon âge. Il accrocha la chouette à une branche au-dessus de ma tête, et le sang de l’oiseau, s’égouttant sur moi, me pénétrait d’horreur ; car, quoiqu’il n’y eût là qu’une correction usitée avec les chiens de chasse qui mordent le gibier, mon cerveau, troublé par la rage, par le désespoir et par les cris de mon compagnon, commençait à croire à quelque affreux maléfice ; mais je pense que j’eusse été moins puni s’il m’eût métamorphosé en chouette que je ne le fus en subissant la correction qu’il m’infligea. En vain je l’accablai de menaces, en vain je fis d’effroyables serments de vengeance, en vain le petit paysan se jeta encore à genoux, en répétant avec angoisse :

— Monsieur Patience, pour l’amour de Dieu, pour l’amour de vous-même, ne lui faites pas de mal ; les Mauprat vous tueront.

Il se prit à rire en haussant les épaules, et, s’armant d’une poignée de houx, il me fustigea, je dois l’avouer, d’une manière plus humiliante que cruelle ; car à peine vit-il couler quelques gouttes de mon sang qu’il s’arrêta, jeta ses verges, et même je remarquai une subite altération dans ses traits et dans sa voix, comme s’il se fût repenti de sa sévérité.

**■ George Sand, *La Mare au diable* (1846). Chap. II, « Le Labour ».**

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. À l’autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir et de fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s’irrite encore du joug et de l’aiguillon et n’obéit qu’en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C’est ce qu’on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L’homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d’athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d’une peau d’agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d’un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l’enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu’une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d’une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l’areau à travers champs si, de la voix et de l’aiguillon, le jeune homme n’eût maintenu les quatre premiers, tandis que l’enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d’une voix qu’il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l’homme, l’enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l’obstacle était surmonté et que l’attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n’était qu’un exercice de vigueur et une dépense d’activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l’antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l’art d’exciter et de soutenir l’ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l’origine fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd’hui posséder la vertu d’entretenir le courage de ces animaux, d’apaiser leurs mécontentements et de charmer l’ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on n’est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c’est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

**■ George Sand, *La Petite Fadette* (1848). Chap. II. Les bessons.**

Bonheur ou malheur, cette amitié-là augmentait toujours avec l’âge, et le jour où ils surent raisonner un peu ces enfants se dirent qu’ils ne pouvaient pas s’amuser avec d’autres enfants quand un des deux ne s’y trouvait pas ; et le père ayant essayé d’en garder un toute la journée avec lui, tandis que l’autre restait avec la mère, tous les deux furent si tristes, si pâles et si lâches au travail, qu’on les crut malades. Et puis quand ils se retrouvèrent le soir, ils s’en allèrent tous deux par les chemins, se tenant par la main et ne voulant plus rentrer, tant ils avaient d’aise d’être ensemble, et aussi parce qu’ils boudaient un peu leurs parents de leur avoir fait ce chagrin-là. On n’essaya plus guère de recommencer, car il faut dire que le père et la mère, mêmement les oncles et les tantes, les frères et les sœurs, avaient pour les bessons une amitié qui tournait un peu en faiblesse. Ils en étaient fiers, à force d’en recevoir des compliments, et aussi parce que c’était, de vrai, deux enfants qui n’étaient ni laids, ni sots, ni méchants. De temps en temps, le père Barbeau s’inquiétait bien un peu de ce que deviendrait cette accoutumance d’être toujours ensemble quand ils seraient en âge d’homme, et se remémorant les paroles de la Sagette, il essayait de les taquiner pour les rendre jaloux l’un de l’autre. S’ils faisaient une petite faute, il tirait les oreilles de Sylvinet par exemple, disant à Landry : Pour cette fois, je te pardonne à toi, parce que tu es ordinairement le plus raisonnable. Mais cela consolait Sylvinet d’avoir chaud aux oreilles, de voir qu’on avait épargné son frère, et Landry pleurait comme si c’était lui qui avait reçu la correction. On tenta aussi de donner, à l’un seulement, quelque chose dont tous deux avaient envie ; mais tout aussitôt, si c’était chose bonne à manger, ils partageaient ; ou si c’était toute autre amusette ou épelette[[4]](#footnote-4) à leur usage, ils le mettaient en commun, ou se le donnaient et redonnaient l’un à l’autre, sans distinction du tien et du mien. Faisait-on à l’un un compliment de sa conduite, en ayant l’air de ne pas rendre justice à l’autre, cet autre était content et fier de voir encourager et caresser son besson, et se mettait à le flatter et à le caresser aussi. Enfin, c’était peine perdue que de vouloir les diviser d’esprit ou de corps, et comme on n’aime guère à contrarier des enfants qu’on chérit, même quand c’est pour leur bien, on laissa vite aller les choses comme Dieu voulut ; ou bien on se fit de ces petites picoteries un jeu dont les deux bessons n’étaient point dupes. Ils étaient fort malins, et quelquefois, pour qu’on les laissât tranquilles, ils faisaient mine de se disputer et de se battre ; mais ce n’était qu’un amusement de leur part, et ils n’avaient garde, en se roulant l’un sur l’autre, de se faire le moindre mal ; si quelque badaud s’étonnait de les voir en bisbille, ils se cachaient pour rire de lui, et on les entendait babiller et chantonner ensemble comme deux merles dans une branche.

**■ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d’Outre-Tombe* (1849), première partie, livre III. « Journées et soirées ». Les soirées en famille (Combourg).**

Les soirées d’automne et d’hiver étaient d’une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m’asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu’à l’heure de son coucher. Il était vêtu d’une robe de ratine blanche, ou plutôt d’une espèce de manteau que je n’ai vu qu’à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d’un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu’en se promenant il s’éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu’on ne le voyait plus ; on l’entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l’obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l’autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l’oreille n’était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l’horloge du château : mon père s’arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l’horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d’argent surmonté d’une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l’ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s’avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l’est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l’embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j’appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu’un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu’on l’avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle ; la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

**■ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d’Outre-Tombe* (1849), première partie, livre III. « Mes Joies de l’automne ».**

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l’abri des hommes.

Un caractère moral s’attache aux scènes de l’automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s’affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l’étang, et leur perchée à l’entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j’entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d’un guéret, je m’arrêtais pour regarder cet homme germé à l’ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l’automne : le sillon qu’il creusait était le monument destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démone ? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère : je m’applaudissais d’avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir, je m’embarquais sur l’étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leur gazouillis : Tavernier enfant[[5]](#footnote-5) était moins attentif au récit d’un voyageur. Elles se jouaient sur l’eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s’élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu’elles remplissaient de leur ramage confus.

**■ Gérard de Nerval, *Sylvie* (1853), Chap. II, « Adrienne ».**

Je regagnai mon lit et je ne pus y trouver le repos. Plongé dans une demi-somnolence, toute ma jeunesse repassait en mes souvenirs. Cet état, où l’esprit résiste encore aux bizarres combinaisons du songe, permet souvent de voir se presser en quelques minutes les tableaux les plus saillants d’une longue période de la vie.

Je me représentais un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d’ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d’ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d’un français si naturellement pur que l’on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

J’étais le seul garçon dans cette ronde, où j’avais amené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau voisin, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée !… Je n’aimais qu’elle, je ne voyais qu’elle, — jusque-là ! À peine avais-je remarqué, dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande et belle, qu’on appelait Adrienne. Tout d’un coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m’empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d’or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s’empara de moi. — La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s’assit autour d’elle, et aussitôt, d’une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d’amour, qui racontent toujours les malheurs d’une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d’un père qui la punit d’avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules.

À mesure qu’elle chantait, l’ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. — Elle se tut, et personne n’osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis. — Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d’un ruban. Je posai sur la tête d’Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures.

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux, et rentra en courant dans le château. — C’était, nous dit-on, la petite-fille de l’un des descendants d’une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête, on lui avait permis de se mêler à nos jeux ; nous ne devions plus la revoir, car le lendemain elle repartit pour un couvent où elle était pensionnaire.

Quand je revins près de Sylvie, je m’aperçus qu’elle pleurait. La couronne donnée par mes mains à la belle chanteuse était le sujet de ses larmes. Je lui offris d’en aller cueillir une autre, mais elle dit qu’elle n’y tenait nullement, ne la méritant pas. Je voulus en vain me défendre, elle ne me dit plus un seul mot pendant que je la reconduisais chez ses parents.

Rappelé moi-même à Paris pour y reprendre mes études, j’emportai cette double image d’une amitié tendre tristement rompue, — puis d’un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collège était impuissante à calmer.

La figure d’Adrienne resta seule triomphante, — mirage de la gloire et de la beauté, adoucissant ou partageant les heures des sévères études. Aux vacances de l’année suivante, j’appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse.

**■ Hugo, *Les Contemplations* (1856), livre III, « Les Luttes et les rêves ».**

[…]

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu’on voit cheminer seules ?

Ils s’en vont travailler quinze heures sous des meules ;

Ils vont, de l’aube au soir, faire éternellement

Dans la même prison le même mouvement.

Accroupis sous les dents d’une machine sombre,

Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l’ombre,

Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,

Ils travaillent. Tout est d’airain, tout est de fer.

Jamais on ne s’arrête et jamais on ne joue.

Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.

Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.

Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !

Ils semblent dire à Dieu : — Petits comme nous sommes,

Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! —

Ô servitude infâme imposée à l’enfant !

Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant

Défait ce qu’a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,

La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,

Et qui ferait — c’est là son fruit le plus certain ! —

D’Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !

Travail mauvais qui prend l’âge tendre en sa serre,

Qui produit la richesse en créant la misère,

Qui se sert d’un enfant ainsi que d’un outil !

Progrès dont on demande : Où va-t-il ? Que veut-il ?

Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,

Une âme à la machine et la retire à l’homme !

Que ce travail, haï des mères, soit maudit !

Maudit comme le vice où l’on s’abâtardit,

Maudit comme l’opprobre et comme le blasphème !

Ô Dieu ! qu’il soit maudit au nom du travail même,

Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,

Qui fait le peuple libre et qui rend l’homme heureux !

[…]

**■ Hugo, *Les Contemplations* (1856), livre IV, *Pauca Meae*.**

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin

De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;

Je l’attendais ainsi qu’un rayon qu’on espère ;

Elle entrait et disait : Bonjour, mon petit père ;

Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s’asseyait

Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,

Puis soudain s’en allait comme un oiseau qui passe.

Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,

Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,

Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent

Quelque arabesque folle et qu’elle avait tracée,

Et mainte page blanche entre ses mains froissée

Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.

Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,

Et c’était un esprit avant d’être une femme.

Son regard reflétait la clarté de son âme.

Elle me consultait sur tout à tous moments.

Oh ! que de soirs d’hiver radieux et charmants

Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,

Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère

Tout près, quelques amis causant au coin du feu !

J’appelais cette vie être content de peu !

Et dire qu’elle est morte ! Hélas ! que Dieu m’assiste !

Je n’étais jamais gai quand je la sentais triste ;

J’étais morne au milieu du bal le plus joyeux

Si j’avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

**■ Flaubert, *Madame Bovary* (1857). Incipit (Charles à l’école).**

Nous étions à l’étude, quand le Proviseur entra, suivi d’un *nouveau* habillé en bourgeois et d’un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d’études :

— Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera *dans les grands*, où l’appelle son âge.

Resté dans l’angle, derrière la porte, si bien qu’on l’apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d’une quinzaine d’années environ, et plus haut de taille qu’aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l’air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu’il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d’un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n’osant même croiser les cuisses, ni s’appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d’études fut obligé de l’avertir, pour qu’il se mît avec nous dans les rangs.

Nous avions l’habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d’avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille, en faisant beaucoup de poussière ; c’était là le *genre*.

Mais, soit qu’il n’eût pas remarqué cette manœuvre ou qu’il n’eût osé s’y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. C’était une de ces coiffures d’ordre composite, où l’on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d’expression comme le visage d’un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s’alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d’une broderie en soutache compliquée, et d’où pendait au bout d’un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d’or, en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.

— Levez-vous, dit le professeur.

Il se leva ; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d’un coup de coude, il la ramassa encore une fois.

— Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur, qui était un homme d’esprit.

Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu’il ne savait s’il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.

— Levez-vous, reprit le professeur, et dites-moi votre nom.

Le *nouveau* articula, d’une voix bredouillante, un nom inintelligible.

— Répétez !

Le même bredouillement de syllabes se fit entendre, couvert par les huées de la classe.

— Plus haut ! cria le maître, plus haut !

Le *nouveau*, prenant alors une résolution extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu’un, ce mot : Charbovari.

Ce fut un vacarme qui s’élança d’un bond, monta en crescendo, avec des éclats de voix aigus (on hurlait, on aboyait, on trépignait, on répétait : *Charbovari ! Charbovari !*), puis qui roula en notes isolées, se calmant à grand’peine, et parfois qui reprenait tout à coup sur la ligne d’un banc où saillissait encore çà et là, comme un pétard mal éteint, quelque rire étouffé.

Cependant, sous la pluie des pensums, l’ordre peu à peu se rétablit dans la classe, et le professeur, parvenu à saisir le nom de Charles Bovary, se l’étant fait dicter, épeler et relire, commanda tout de suite au pauvre diable d’aller s’asseoir sur le banc de paresse, au pied de la chaire. Il se mit en mouvement, mais, avant de partir, hésita.

— Que cherchez-vous ? demanda le professeur.

— Ma cas…, fit timidement le *nouveau*, promenant autour de lui des regards inquiets.

— Cinq cents vers à toute la classe ! exclamé d’une voix furieuse, arrêta, comme le *Quos ego*[[6]](#footnote-6), une bourrasque nouvelle. — Restez donc tranquilles ! continuait le professeur indigné, et s’essuyant le front avec son mouchoir qu’il venait de prendre dans sa toque. Quant à vous, le nouveau, vous me copierez vingt fois le verbe ridiculus sum.

Puis, d’une voix plus douce :

— Eh ! vous la retrouverez, votre casquette ; on ne vous l’a pas volée !

Tout reprit son calme. Les têtes se courbèrent sur les cartons, et le *nouveau* resta pendant deux heures dans une tenue exemplaire, quoiqu’il y eût bien, de temps à autre, quelque boulette de papier lancée d’un bec de plume qui vînt s’éclabousser sur sa figure. Mais il s’essuyait avec la main, et demeurait immobile, les yeux baissés.

Le soir, à l’étude, il tira ses bouts de manches de son pupitre, mit en ordre ses petites affaires, régla soigneusement son papier. Nous le vîmes qui travaillait en conscience, cherchant tous les mots dans le dictionnaire et se donnant beaucoup de mal. Grâce, sans doute, à cette bonne volonté dont il fit preuve, il dut de ne pas descendre dans la classe inférieure ; car, s’il savait passablement ses règles, il n’avait guère d’élégance dans les tournures. C’était le curé de son village qui lui avait commencé le latin, ses parents, par économie, ne l’ayant envoyé au collège que le plus tard possible.

**■ Victor Hugo, *Les Misérables* (1862). Tome III (« Marius »), livre I (« Paris étudié dans son atome »), chap. XIII (« Le Petit Gavroche »)**

Huit ou neuf ans environ après les évènements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, on remarquait sur le boulevard du Temple et dans les régions du Château-d’Eau un petit garçon de onze à douze ans qui eût assez correctement réalisé cet idéal du gamin ébauché plus haut, si, avec le rire de son âge sur les lèvres, il n’eût pas eu le cœur absolument sombre et vide. Cet enfant était bien affublé d’un pantalon d’homme, mais il ne le tenait pas de son père, et d’une camisole de femme, mais il ne la tenait pas de sa mère. Des gens quelconques l’avaient habillé de chiffons par charité. Pourtant il avait un père et une mère. Mais son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l’aimait point. C’était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Ses parents l’avaient jeté dans la vie d’un coup de pied.

Il avait tout bonnement pris sa volée.

C’était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l’air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse, grattait les ruisseaux, volait un peu, mais comme les chats et les passereaux, gaîment, riait quand on l’appelait galopin, se fâchait quand on l’appelait voyou. Il n’avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d’amour ; mais il était joyeux parce qu’il était libre.

Quand ces pauvres êtres sont des hommes, presque toujours la meule de l’ordre social les rencontre et les broie, mais tant qu’ils sont enfants, ils échappent, étant petits. Le moindre trou les sauve.

Pourtant, si abandonné que fût cet enfant, il arrivait parfois, tous les deux ou trois mois, qu’il disait : Tiens, je vais voir maman ! Alors il quittait le boulevard, le Cirque, la porte Saint-Martin, descendait aux quais, passait les ponts, gagnait les faubourgs, atteignait la Salpêtrière, et arrivait où ? Précisément à ce double numéro 50-52 que le lecteur connaît, à la masure Gorbeau.

À cette époque, la masure 50-52, habituellement déserte et éternellement décorée de l’écriteau : « Chambres à louer », se trouvait, chose rare, habitée par plusieurs individus qui, du reste, comme cela est toujours à Paris, n’avaient aucun lien ni aucun rapport entre eux. Tous appartenaient à cette classe indigente qui commence à partir du dernier petit bourgeois gêné et qui se prolonge de misère en misère dans les bas-fonds de la société jusqu’à ces deux êtres auxquels toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir, l’égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles.

La « principale locataire » du temps de Jean Valjean était morte et avait été remplacée par une toute pareille. Je ne sais quel philosophe a dit : On ne manque jamais de vieilles femmes.

Cette nouvelle vieille s’appelait madame Burgon, et n’avait rien de remarquable dans sa vie qu’une dynastie de trois perroquets, lesquels avaient successivement régné sur son âme.

Les plus misérables entre ceux qui habitaient la masure étaient une famille de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas, une de ces cellules dont nous avons déjà parlé.

Cette famille n’offrait au premier abord rien de très particulier que son extrême dénûment. Le père en louant la chambre avait dit s’appeler Jondrette. Quelque temps après son emménagement qui avait singulièrement ressemblé, pour emprunter l’expression mémorable de la principale locataire, à l’*entrée de rien du tout*, ce Jondrette avait dit à cette femme qui, comme sa devancière, était en même temps portière et balayait l’escalier : — Mère une telle, si quelqu’un venait par hasard demander un polonais ou un italien, ou peut-être un espagnol, ce serait moi.

Cette famille était la famille du joyeux va-nu-pieds. Il y arrivait et il y trouvait la pauvreté, la détresse, et, ce qui est plus triste, aucun sourire ; le froid dans l’âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait : — D’où viens-tu ? Il répondait : — De la rue. Quand il s’en allait, on lui demandait : — Où vas-tu ? il répondait : — Dans la rue. Sa mère lui disait : — Qu’est-ce que tu viens faire ici ?

Cet enfant vivait dans cette absence d’affection comme ces herbes pâles qui viennent dans les caves. Il ne souffrait pas d’être ainsi et n’en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment devaient être un père et une mère.

Du reste sa mère aimait ses sœurs.

Nous avons oublié de dire que sur le boulevard du Temple on nommait cet enfant le petit Gavroche. Pourquoi s’appelait-il Gavroche ? Probablement parce que son père s’appelait Jondrette.

Casser le fil semble être l’instinct de certaines familles misérables.

**■ Alphonse Daudet, *Le Petit Chose* (1868). Première partie, chap. II, « Les Babarottes »** *Jacques et le frère du narrateur, Daniel Eyssette.*

Pauvre Jacques ! il n’était pas heureux, lui non plus. M. Eyssette, de le voir éternellement la larme à l’œil, avait fini par le prendre en grippe et l’abreuvait de taloches… On entendait tout le jour : « Jacques, tu es un butor ! Jacques, tu es un âne ! » Le fait est que, lorsque son père était là, le malheureux Jacques perdait tous ses moyens. Les efforts qu’il faisait pour retenir ses larmes le rendaient laid. M. Eyssette lui portait malheur. Écoutez la scène de la cruche :

Un soir, au moment de se mettre à table, on s’aperçoit qu’il n’y a plus une goutte d’eau dans la maison.

— Si vous voulez, j’irai en chercher, dit ce bon enfant de Jacques.

Et le voilà qui prend la cruche, une grosse cruche de grès.

M. Eyssette hausse les épaules :

— Si c’est Jacques qui y va, dit-il, la cruche est cassée, c’est sûr.

— Tu entends, Jacques, — c’est madame Eyssette qui parle avec sa voix tranquille, — tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.

M. Eyssette reprend :

— Oh ! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.

Ici, la voix éplorée de Jacques :

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous que je la casse ?

— Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras, répond M. Eyssette, et d’un ton qui n’admet pas de réplique.

Jacques ne réplique pas ; il prend la cruche d’une main fiévreuse et sort brusquement avec l’air de dire :

— Ah ! je la casserai ? Eh bien, nous allons voir.

Cinq minutes, dix minutes se passent ; Jacques ne revient pas. Madame Eyssette commence à se tourmenter :

— Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé !

— Parbleu ! que veux-tu qu’il lui soit arrivé ? dit M. Eyssette d’un ton bourru. Il a cassé la cruche et n’ose plus rentrer.

Mais tout en disant cela — avec son air bourru, c’était le meilleur homme du monde, — il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques était devenu. Il n’a pas loin à aller ; Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant M. Eyssette, il pâlit, et d’une voix navrante et faible, oh ! si faible : « Je l’ai cassée », dit-il… Il l’avait cassée !…

Dans les archives de la maison Eyssette, nous appelons cela « la scène de la cruche ».

**■ Alphonse Daudet, *Le Petit Chose* (1868). Première partie, chap. VI, « Les Petits »** *Daniel devient maître d’études au collège de Sarlande (en réalité Alès, car Daudet s’inspire de sa propre vie). Le directeur de l’institution, M. Viot, se méfie de lui.*

Ceux-là n’étaient pas méchants ; c’étaient les autres. Ceux-là ne me firent jamais de mal, et moi je les aimais bien, parce qu’ils ne sentaient pas encore le collège et qu’on sentait toute leur âme dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. À quoi bon ? Est-ce qu’on punit les oiseaux ?… Quand ils pépiaient trop haut, je n’avais qu’à crier : « Silence ! » Aussitôt ma volière se taisait — au moins pour cinq minutes.

Le plus âgé de l’étude avait onze ans. Onze ans, je vous demande ! Et le gros Serrières qui se vantait de les mener à la baguette !…

Moi, je ne les menai pas à la baguette. J’essayai d’être toujours bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire… Une histoire !… Quel bonheur ! Vite, vite, on pliait les cahiers, on fermait les livres ; encriers, règles, porte-plume, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupitres ; puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J’avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques *les Débuts d’une cigale*, *les Infortunes de Jean Lapin*, etc. Alors, comme aujourd’hui, le bonhomme La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire, et mes romans ne faisaient que commenter ses fables ; seulement j’y mêlais de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant, comme Eyssette (Jacques). Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m’amusait beaucoup. Malheureusement, M. Viot n’entendait pas qu’on s’amusât de la sorte.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme aux clefs faisait une tournée d’inspection dans le collège, pour voir si tout s’y passait selon le règlement… Or, un de ces jours-là, il arriva dans notre étude juste au moment le plus pathétique de l’histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot toute l’étude tressauta. Les petits, effarés, se regardèrent. Le narrateur s’arrêta court, Jean Lapin, interdit, resta une patte en l’air, en dressant de frayeur ses grandes oreilles.

Debout devant ma chaire, le souriant M. Viot promenait un long regard d’étonnement sur les pupitres dégarnis. Il ne parlait pas, mais ses clefs s’agitaient d’un air féroce : « Frinc ! frinc ! frinc ! tas de drôles, on ne travaille donc plus ici ! »

J’essayai tout tremblant d’apaiser les terribles clefs.

— Ces messieurs ont beaucoup travaillé, ces jours-ci, balbutiai-je… J’ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire. »

M. Viot ne me répondit pas. Il s’inclina en souriant, fit gronder ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12 : *Devoirs du maître envers les élèves*.

Je compris qu’il ne fallait plus raconter d’histoires et je n’en racontai plus jamais.

**■ Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*, 1874, IIIe partie, livre III, « Le massacre de Saint-Barthélemy ».**

Les enfants se réveillèrent.

Ce fut d’abord la petite.

Un réveil d’enfants, c’est une ouverture de fleurs ; il semble qu’un parfum sorte de ces fraîches âmes.

Georgette, celle de vingt mois, la dernière née des trois, qui tétait encore en mai, souleva sa petite tête, se dressa sur son séant, regarda ses pieds, et se mit à jaser.

Un rayon du matin était sur son berceau ; il eût été difficile de dire quel était le plus rose, du pied de Georgette ou de l’aurore.

Les deux autres dormaient encore ; c’est plus lourd, les hommes. Georgette, gaie et calme, jasait.

René-Jean était brun. Gros-Alain était châtain, Georgette était blonde. Ces nuances des cheveux, d’accord dans l’enfance avec l’âge, peuvent changer plus tard. René-Jean avait l’air d’un petit Hercule ; il dormait sur le ventre, avec ses deux poings dans ses yeux. Gros-Alain avait les deux jambes hors de son petit lit.

Tous trois étaient en haillons ; les vêtements que leur avait donnés le bataillon du Bonnet-Rouge s’en étaient allés en loques ; ce qu’ils avaient sur eux n’était même pas une chemise ; les deux garçons étaient presque nus, Georgette était affublée d’une guenille qui avait été une jupe et qui n’était plus guère qu’une brassière. Qui avait soin de ces enfants ? on n’eût pu le dire. Pas de mère. Ces sauvages paysans combattants, qui les traînaient avec eux de forêt en forêt, leur donnaient leur part de soupe. Voilà tout. Les petits s’en tiraient comme ils pouvaient. Ils avaient tout le monde pour maître et personne pour père. Mais les haillons des enfants, c’est plein de lumière. Ils étaient charmants.

Georgette jasait.

Ce qu’un oiseau chante, un enfant le jase. C’est le même hymne. Hymne indistinct, balbutié, profond. L’enfant a de plus que l’oiseau la sombre destinée humaine devant lui. De là la tristesse des hommes qui écoutent, mêlée à la joie du petit qui chante. Le cantique le plus sublime qu’on puisse entendre sur la terre, c’est le bégaiement de l’âme humaine sur les lèvres de l’enfance ! Ce chuchotement confus d’une pensée qui n’est encore qu’un instinct contient on ne sait quel appel inconscient à la justice éternelle ; peut-être est-ce une protestation sur le seuil avant d’entrer ; protestation humble et poignante ; cette ignorance souriant à l’infini compromet toute la création dans le sort qui sera fait à l’être faible et désarmé. Le malheur, s’il arrive, sera un abus de confiance.

Le murmure de l’enfant, c’est plus et moins que la parole ; ce ne sont pas des notes, et c’est un chant ; ce ne sont pas des syllabes, et c’est un langage ; ce murmure a eu son commencement dans le ciel et n’aura pas sa fin sur la terre ; il est d’avant la naissance, et il continue ; c’est une suite. Ce bégaiement se compose de ce que l’enfant disait quand il était ange et de ce qu’il dira quand il sera homme ; le berceau a un Hier de même que la tombe a un Demain ; ce demain et cet hier amalgament dans ce gazouillement obscur leur double inconnu ; et rien ne prouve Dieu, l’éternité, la responsabilité, la dualité du destin, comme cette ombre formidable dans cette âme rose.

Ce que balbutiait Georgette ne l’attristait pas, car tout son doux visage était un sourire. Sa bouche souriait, ses yeux souriaient, les fossettes de ses joues souriaient. Il se dégageait de ce sourire une mystérieuse acceptation du matin. L’âme a foi dans le rayon. Le ciel était bleu, il faisait chaud, il faisait beau. La frêle créature, sans rien savoir, sans rien connaître, sans rien comprendre, mollement noyée dans la rêverie qui ne pense pas, se sentait en sûreté dans cette nature, dans ces arbres honnêtes, dans cette verdure sincère, dans cette campagne pure et paisible, dans ces bruits de nids, de sources, de mouches, de feuilles, au-dessus desquels resplendissait l’immense innocence du soleil.

Après Georgette, René-Jean, l’aîné, le grand, qui avait quatre ans passés, se réveilla. Il se leva debout, enjamba virilement son berceau, aperçut son écuelle, trouva cela tout simple, s’assit par terre et commença à manger sa soupe.

La jaserie de Georgette n’avait pas éveillé Gros-Alain, mais au bruit de la cuiller dans l’écuelle il se retourna en sursaut, et ouvrit les yeux. Gros-Alain était celui de trois ans. Il vit son écuelle, il n’avait que le bras à étendre, il la prit, et, sans sortir de son lit, son écuelle sur ses genoux, sa cuiller au poing, il fit comme René-Jean, il se mit à manger.

Georgette ne les entendait pas, et les ondulations de sa voix semblaient moduler le bercement d’un rêve. Ses yeux grands ouverts regardaient en haut, et étaient divins ; quel que soit le plafond ou la voûte qu’un enfant a au-dessus de sa tête, ce qui se reflète dans ses yeux, c’est le ciel.

Quand René-Jean eut fini, il gratta avec la cuiller le fond de l’écuelle, soupira, et dit avec dignité : — J’ai mangé ma soupe.

Ceci tira Georgette de sa rêverie.

— Poupoupe, dit-elle.

Et voyant que René-Jean avait mangé et que Gros-Alain mangeait, elle prit l’écuelle de soupe qui était à côté d’elle, et mangea, non sans porter sa cuiller beaucoup plus souvent à son oreille qu’à sa bouche.

De temps en temps elle renonçait à la civilisation et mangeait avec ses doigts.

Gros-Alain, après avoir, comme son frère, gratté le fond de l’écuelle, était allé le rejoindre et courait derrière lui.

**■ Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* *(The Adventures of Tom Sawyer)*, 1876. Chap. XIV.** *Tom et ses copains Joe et Huckleberry sont en fugue : ils sont partis à l’aventure, à l’insu des adultes, sur l’île Jackson, pour y devenir pirates.*

Quand Tom se réveilla le lendemain matin, son premier mouvement fut de se demander où il était. Il s'assit, se frotta les yeux et regarda autour de lui. Puis la mémoire lui revint. Le jour se levait ; une délicieuse sensation de calme et de repos émanait de la forêt silencieuse. Pas une feuille ne bougeait ; aucun bruit ne venait troubler la grande méditation de la nature. Sur les herbes brillaient des gouttes de rosée. Une couche blanche de cendres couvrait le feu; un mince ruban de fumée bleue montait dans l'air. Joe et Huck dormaient encore.

Loin dans les bois, un oiseau appela ; un autre lui répondit. Les coups de bec d'un pivert se firent répondit. Les coups de bec d’un pivert se firent entendre. Peu à peu la brume grise du matin se leva ; les bruits se multiplièrent ; la vie reprit dans toute son intensité. Aux yeux de l'enfant ébahi se révélait le merveilleux spectacle de la Nature à son réveil.

Sur une feuille couverte de rosée Tom vit une petite chenille verte ; par moment elle levait la tête, comme pour prendre une bouffée d'air frais, puis recommençait — car, disait Tom, elle prenait des mesures ; et quand, de sa propre initiative, la chenille s'approcha de lui, il resta immobile, comme une pierre ; son espoir croissait ou décroissait alternativement suivant que la bestiole venait de son côté ou optait pour une autre direction. Et quand, enfin, après mûre réflexion, elle se décida à venir sur la jambe de Tom, l'enfant exulta. Heureux présage ! cela signifiait qu'il porterait bientôt un habit neuf et il se voyait déjà revêtu d'un somptueux uniforme de pirate. Puis un cortège de fourmis, venant on ne sait d'où, se rendait au travail ; l'une d'elles s'attelait courageusement au cadavre d'une araignée cinq fois plus grosse qu'elle et réussissait à le traîner jusque sur un tronc d'arbre. Une coccinelle tachée de noir faisait l'ascension vertigineuse d'un brin d'herbe ; et, quand Tom se pencha sur elle et lui fredonna : « Coccinelle, retourne chez toi, ta maison brûle, tes enfants sont seuls », la coccinelle prit son vol et alla voir ce qu'il en était. Tom n'en fut nullement surpris ; il savait que ces insectes croient tout ce qu'on leur dit quand il est question d'incendie ; il avait plus d'une fois mis leur candeur à l'épreuve. Vint ensuite un scarabée à la démarche pénible. Tom le toucha, voulant voir s'il replierait ses pattes sous son corps pour faire le mort. À cette heure tous les oiseaux commençaient à chanter. Une grive se pencha sur un arbre au-dessus de la tête de Tom et se délecta à faire des imitations de ses voisins. Telle une flamme bleue, un geai descendit, se posa sur une branche à la portée de Tom, pencha la tête et dévisagea les nouveaux venus avec une curiosité minutieuse ; un écureuil gris et un remarquable spécimen de la gent renard vinrent, l’un sautillant, l’autre galopant, s'asseyant de temps en temps pour examiner les enfants et leur parler chacun en son langage ; car ces bêtes sauvages n'avaient probablement jamais encore vu de représentant de l'espèce humaine et ne pouvaient guère savoir s'il convenait de s'en méfier ou non. Toute la nature était réveillée, frémissante ; dans les rayons du soleil qui perçaient le feuillage, des papillons vinrent voleter.

**■ Rimbaud, *Illuminations* (poèmes écrits entre 1872 et 1875).**

ENFANCE

I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms férocement grecs, slaves, celtiques.

À la lisière de la forêt, — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvre d’orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu’ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés, — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l’heure du « cher corps » et « cher cœur » !

II

C’est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère — (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d’œillets, — les vieux qu’on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L’essaim des feuilles d’or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l’auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes sont détachées. — Le curé aura emporté la clef de l’église. — Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu’on ne voit que les cimes bruissantes. D’ailleurs il n’y a rien à voir là dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L’écluse est levée. Ô les calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules !

Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d’une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s’amassaient sur la haute mer faite d’une éternité de chaudes larmes.

III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l’on a faim et soif, quelqu’un qui vous chasse.

IV

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, comme les bêtes pacifiques paissent jusqu’à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand’route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d’or du couchant.

Je serais bien l’enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l’allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L’air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

V

Qu’on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief, — très loin sous terre.

Je m’accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt.

À une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s’implantent, les brumes s’assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin !

Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l’épaisseur du globe. Peut-être les gouffres d’azur, des puits de feu ? C’est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.

Aux heures d’amertume, je m’imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du silence. Pourquoi une apparence de soupirail blêmirait-elle au coin de la voûte ?

**■ Jules Vallès, *L’Enfant* (1878). Chapitre I, « Ma Mère ».**

C’est au coin d’un feu de fagots, sous le manteau d’une vieille cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées, quelques assiettes de faïence bleue avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui fait le fer… Le chariot va être fini ; j’attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s’est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m’avance vers lui ; un coup violent m’arrête ; c’est ma mère qui me l’a donné, l’écume aux lèvres, les poings crispés.

« C’est ta faute si ton père s’est fait mal ! »

Et elle me chasse sur l’escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j’appelle mon père : je vois, avec ma terreur d’enfant, sa main qui pend toute hachée ; c’est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l’on veut. Je crie, on ne me répond pas. J’entends qu’on remue des carafes, qu’on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

« Ce n’est rien, » vient me dire ma cousine, en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j’étouffe : ma mère reparaît et me pousse dans le cabinet où je couche, où j’ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide.

Ce n’est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j’ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n’aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu’il n’eût point mal ?

Oui — et je m’égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C’est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s’est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres qu’il faut obéir à ses père et mère : Ma mère a bien fait de me battre.

**■ Marie d’Agoult, *Mes Souvenirs* (1880). Premières années (1806-1827). Jouer.**

*Marie d’Agoult, femme de lettres, s’est fait connaître comme écrivain sous le pseudonyme de Daniel Stern.*

Quand arrivaient les mauvais temps et qu’il n’y avait pas moyen de sortir, je me sentais bien privée, bien seule à la maison, ma mère n’y admettant pas volontiers mes bêtes, et n’y tolérant qu’à demi mes chers petits rustres. Ceux-ci, de leur côté, se sentaient gênés dans nos salons, sur les parquets glissants, sur les fauteuils aux blanches housses de basin où se marquait l’empreinte de leurs mains terreuses. Heureusement, dans ma solitude, il me vint une inspiration : j’eus l’idée d’embellir ma prison — un salon, pour un enfant, c’est une prison — par la représentation des champs, des prés, des bois, des jardins, d’où je me voyais bannie ; par la création de campagnes imaginaires, que je disposerais selon mon plaisir. Ce fut un trait de génie. Sur une table en bois de sapin, qui ne servant à rien d’autre, j’étendis une couche de terre argileuse, rapportée à cette intention de ma chère allée souterraine. Avec un couteau de bois, je traçai sur toute la surface ainsi enduite le plan improvisé de mes plantations ; de frêles tiges d’arbustes, houx, genévriers, épines, figurèrent dans mes compositions les forêts ; des épaisseurs de terre et des cailloux me donnèrent à l’horizon les montagnes ; avec de beaux coquillages rapportés de La Martinique par un chevalier de Lonlay[[7]](#footnote-7), qui habitait tout auprès de nous le château des Belles-Ruries, je formai des grottes profondes que je tapissai de mousses et de lichens ; un morceau de miroir, irrégulièrement brisé, devint un lac limpide ; de petits sentiers sablés serpentèrent agréablement au travers de ces campagnes. La complaisance de mon père sourit à mes inventions. Il voulut s’y associer. Comme il était très-adroit de ses mains, il découpa pour moi dans le liège et le carton, il peignit avec un soin minutieux des *fabriques* de tout genre, qui rehaussèrent mon paysage. Nous y plaçâmes, dans la forêt, l’ermitage ; au bord du lac, la cabane du pêcheur; sur les hauteurs, le château qui, moyennant certains artifices, s’illuminait tout à coup le soir, et montrait à son balcon un large transparent fleurdelysé où se lisait en gros caractères le cri du loyal châtelain : « Vive le roi ! »

De proche en proche, mes ambitions montant toujours, il fallut faire venir de Nuremberg de grandes boîtes à jouets, toutes remplies de personnages et d’animaux forestiers, qui, répandus çà et là dans les parties sauvages de mes campagnes, leur donnaient un aspect plus sauvage encore. Puis, je voulus des cygnes, des bateaux sur mes lacs ; de belles dames en cavalcades par les chemins\* et quand j’eus réalisé ce rêve, je me considérai moi-même et mon œuvre d’un tout autre œil. J’eus les éblouissements de la création poétique. Le souvenir m’en est présent comme si c’était hier. Je fus véritablement ravie, du ravissement de l’artiste, quand il croit avoir exprimé son idéal. Quoi d’étonnant ? N’avais-je pas dès lors, pour mes perspectives, pour mes ombrages, pour mes grottes en rocailles, pour mes *rustiques figurines*, un idéal, tout aussi bien que Bernard Palissy ou notre grand Lenôtre !

**■ Marie d’Agoult, *Mes Souvenirs* (1880). Premières années (1806-1827).** *Souvenir de deux « contraintes » vécues par l’enfant.*

L’autre contrainte qu’il me reste à raconter n’avait pas pour but de dissimuler ma taille, loin de là. Il s’agissait de la diriger en hauteur, et de prévenir les déviations qu’une croissance très-rapide et une extrême délicatesse des muscles et des os pouvaient faire craindre. Je croissais, comme on dit, à vue d’oeil, et mon cou semblait croître plus vite que tout le reste. Long et frôle, il avait peine apparemment à porter ma tête ; il ployait sous le poids de ma chevelure extraordinairement touffue. Bientôt l’on s’aperçut que mon front penché en avant faisait creuser la poitrine et s’arrondir les épaules. On prit peur. Je ne sais quel charlatan venait d’inventer une mécanique à seule fin de forcer à se tenir droit les petites filles. Il s’en menait grand bruit ; on m’en affubla. Heureusement pour ma taille, cette mécanique était inoffensive ; heureusement pour mon amour-propre, elle avait un aspect gracieux et portait un joli nom : on l’appelait une *Minerve*. C’était une longue tige d’acier, recourbée en manière de casque, qui suivait par derrière le galbe de la tête, se rattachant à la taille, sur le front et sous le menton, par une ceinture et des bandelettes en velours. On n’y pouvait bouger que tout d’une pièce, et la tête, maintenue de face, ne se tournait qu’ensemble avec les épaules. C’était un charmant petit supplice. Je m’y accoutumai vite néanmoins, par docilité de nature et aussi parce qu’à force d’entendre célébrer le bel effet de ce casque de Pallas à mon front d’ivoire, et de ces bandelettes de velours noir sur ma chevelure d’or, j’avais fini par m’y croire un air de conquête. Mais la chose tourna tout autrement. Elle faillit avoir des conséquences bien diverses de celles que j’imaginais, et des effets tout opposés à ce qu’en attendaient mes bons parents. La *Minerve* mit ma vie en danger, et peu s’en fallut qu’elle ne me laissât défigurée ; voici ce qui arriva :

Un jour que je faisais à moi toute seule, ma mère étant au piano, qui jouait des *Ländler*[[8]](#footnote-8) de Vienne, un tour de valse dans le salon, je glissai en passant auprès de la cheminée. Embarrassée comme je l’étais dans ma *Minerve* qui m’empêcha de reprendre l’équilibre, je tombai, la tête la première, sur les chenets. Par bonheur, c’était l’été, il n’y avait point de feu. Mais les trois pointes aiguës des chenets m’entrèrent dans la joue si avant, ils y firent une plaie si profonde, que j’en porte encore à cette heure la cicatrice. À partir de ce jour, la Minerve me fut ôtée ; mais je ne crois pas que mes parents en aient conclu qu’on pouvait avoir eu tort de me la mettre.

Alfieri[[9]](#footnote-9), dans ses *Mémoires*, raconte un accident tout semblable qui lui arriva en faisant avec son frère, auprès d’une cheminée, l’exercice à la Prussienne ; et, de même que moi, il en resta balafré.

Si je rapporte ici ces deux accidents, ce n’est pas, je prie qu’on m’en croie, pour le plaisir de m’égaler à un immortel ; c’est dans l’espoir de faire sortir de là une petite moralité à l’usage des mères de famille : n’avoir point de chenets pointus dans ses foyers, et ne pas mettre à la gêne, fût-ce dans une Minerve, les libres mouvements de l’enfance.

**■ Collodi, *Pinocchio* (1881). Chap. 28 : « Pinocchio court le risque d’être frit à la poêle, comme un poisson. »** *Poursuivi par des gendarmes, Pinocchio s’est jeté à l’eau.*

Pinocchio continua à nager, en restant toujours à proximité de la terre. Enfin il lui sembla être arrivé en lieu sûr ; et, jetant un coup d'œil sur la plage, il vit dans les rochers une espèce de grotte, d'où sortait un long panache de fumée.

« Dans cette grotte, se dit-il alors, il doit y avoir du feu. Tant mieux ! Je vais aller me sécher et me réchauffer, et puis ?... et puis il arrivera ce qu'il arrivera. »

Cette résolution prise, il s'avança vers les rochers ; mais au moment où il allait grimper, il sentit sous l'eau quelque chose qui montait, montait, montait, et le soulevait en l'air. Il tenta aussitôt de fuir, mais c'était déjà trop tard, car, à sa grande stupéfaction, il se trouvait enfermé dans un énorme filet au milieu de poissons de toutes formes et de toutes grandeurs, un grouillement de poissons qui remuaient la queue et se débattaient comme des désespérés.

Au même moment il vit sortir de la grotte un pêcheur si laid, mais si laid, qu'on aurait dit un monstre marin. Au lieu de cheveux, il avait sur la tête un buisson touffu d'herbes vertes ; la peau de son corps était verte, verts ses yeux, verte la longue barbe qui lui descendait jusqu'aux pieds. On aurait dit un gros lézard vert debout sur ses pattes de derrière.

Quand le pêcheur eut tiré le filet hors de l'eau, il s'exclama tout content : « Providence bénie ! Aujourd'hui encore, je vais pouvoir me gaver de poissons ! »

« Heureusement, je ne suis pas un poisson ! » se dit Pinocchio en reprenant un peu courage.

On porta le filet plein de poissons dans la grotte, une grotte sombre et enfumée, au milieu de laquelle répandait une de ces odeurs de suif à vous couper la respiration.

« Et maintenant voyons un peu quels poissons nous avons pris », dit le pêcheur vert ; et plongeant dans le filet une grosse main, une main tellement énorme qu’on aurait dit une pelle à four, il en tira une poignée de rougets.

« Excellents, ces rougets ! » dit-il en les regardant et les reniflant avec plaisir. Et après les avoir reniflés, il les jeta dans une bassine sans eau.

Il répéta plusieurs fois la même opération ; à mesure qu'il sortait les poissons, l'eau lui venait à la bouche, et, jubilant, il disait :

« Excellents, ces merlans !...

— Exquises, ces muges !...

— Délicieuses, ces soles !...

— Savoureux, ces loups !...

— Jolies, ces sardines !...»

Comme vous pouvez l'imaginer, les merlans, les muges, les soles, les loups et les sardines allèrent tous, pêle-mêle, dans la bassine, tenir compagnie aux rougets.

Le dernier à rester dans le filet fut Pinocchio.

Dès que le pêcheur l'en eut sorti, il écarquilla d'étonnement ses gros yeux verts et s'écria, presque effrayé : « Quelle sorte de poisson est-ce là ? Je ne me souviens pas d'avoir jamais mangé de poissons faits de cette façon ! »

Il se remit à l'examiner attentivement, et après l'avoir bien regardé de tous les côtés, il finit par dire :

«Je vois : ce doit être un crabe de mer. »

Alors Pinocchio, mortifié de se voir pris pour un crabe, dit sur un ton irrité :

« Mais quoi, mais quoi, un crabe ? Voyez comment vous me traitez ! Si vous voulez savoir, je suis un pantin.

— Un pantin ? répliqua le pêcheur. Sans mentir, le poisson pantin est pour moi une nouveauté. Tant mieux ! Je ne te mangerai que plus volontiers.

**■ Ernest Renan, *Souvenirs d’enfance et de jeunesse* (1883). Mes petites camarades.**

Quoique l’éducation religieuse et prématurément sacerdotale qui m’était donnée ait empêché pour moi les liaisons de jeunesse avec des personnes d’un autre sexe, j’avais des petites amies d’enfance dont une surtout m’a laissé un profond souvenir. Très tôt, le goût des jeunes filles fut vif en moi. Je les préférais de beaucoup aux petits garçons. Ceux-ci ne m’aimaient pas ; mon air délicat les agaçait. Nous ne pouvions jouer ensemble ; ils m’appelaient *mademoiselle* ; il n’y avait taquinerie qu’ils ne me fissent. J’étais, au contraire, tout à fait bien avec les petites filles de mon âge : elles me trouvaient tranquille et raisonnable. J’avais douze ou treize ans. Je ne me rendais aucun compte de l’attrait qui m’attachait à elles. L’idée vague qui m’attirait me semble avoir été surtout qu’il y a des choses permises aux hommes qui ne sont pas permises aux femmes, si bien qu’elles m’apparaissaient comme des créatures faibles et jolies, soumises, pour le gouvernement de leur petite personne, à des règles qu’elles acceptaient. Toutes celles que je connaissais étaient d’une modestie charmante. Il y avait dans le premier éveil qui s’opérait en moi le sentiment d’une légère pitié, l’idée qu’il fallait aider à une résignation si gentille, aimer leur retenue et la seconder. Je voyais bien ma supériorité intellectuelle ; mais, dès lors, je sentais que la femme très belle ou très bonne résout complètement, pour son compte, le problème qu’avec toute notre force de tête nous ne faisons que gâcher. Nous sommes des enfants ou des pédants auprès d’elle. Je ne comprenais que vaguement, déjà cependant j’entrevoyais que la beauté est un don tellement supérieur, que le talent, le génie, la vertu même, ne sont rien auprès d’elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu’elle rassemble, non dans une œuvre hors d’elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d’une fatigante réflexion.

Parmi ces petites camarades, j’ai dit qu’il y en avait une qui avait pour moi un effet particulier de séduction. Elle s’appelait Noémi. C’était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d’une délicieuse langueur, empreints à la fois de bonté et de finesse ; ses cheveux étaient d’un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d’une sœur aînée et les confidences de deux enfants. Nous nous entendions à merveille. Quand les petites amies se querellaient, nous étions toujours du même avis. Je m’efforçais de mettre la paix entre les dissidentes. Elle était sceptique sur l’issue de mes tentatives. « Ernest, me disait-elle, vous ne réussirez pas : vous voulez mettre tout le monde d’accord. » Cette enfantine collaboration pacifique, qui nous attribuait une imperceptible supériorité sur les autres, établissait entre nous un petit lien très doux. Maintenant encore, je ne peux pas entendre chanter : *Nous n’irons plus au bois*, ou *Il pleut, il pleut, bergère*, sans être pris d’un léger tressaillement de cœur… certainement, sans l’étau fatal qui m’enserrait, j’eusse aimé Noémi deux ou trois ans après ; mais j’étais voué au raisonnement ; la dialectique religieuse m’occupait déjà tout entier. Le flot d’abstractions qui me montait à la tête m’étourdissait et me rendait, pour tout le reste, absent et distrait.

**■ Guy de Maupassant, *Pierre de Jean*, 1888, chap. I.**

Jean, aussi blond que son frère était noir, aussi calme que son frère était emporté, aussi doux que son frère était rancunier, avait fait tranquillement son droit et venait d’obtenir son diplôme de licencié en même temps que Pierre obtenait celui de docteur.

Tous les deux prenaient donc un peu de repos dans leur famille, et tous les deux formaient le projet de s’établir au Havre s’ils parvenaient à le faire dans des conditions satisfaisantes.

Mais une vague jalousie, une de ces jalousies dormantes qui grandissent presque invisibles entre frères ou entre sœurs jusqu’à la maturité et qui éclatent à l’occasion d’un mariage ou d’un bonheur tombant sur l’un, les tenait en éveil dans une fraternelle et inoffensive inimitié. Certes ils s’aimaient, mais ils s’épiaient. Pierre, âgé de cinq ans à la naissance de Jean, avait regardé avec une hostilité de petite bête gâtée cette autre petite bête apparue tout à coup dans les bras de son père et de sa mère, et tant aimée, tant caressée par eux.

Jean, dès son enfance, avait été un modèle de douceur, de bonté et de caractère égal ; et Pierre s’était énervé, peu à peu, à entendre vanter sans cesse ce gros garçon dont la douceur lui semblait être de la mollesse, la bonté de la niaiserie et la bienveillance de l’aveuglement. Ses parents, gens placides, qui rêvaient pour leurs fils des situations honorables et médiocres, lui reprochaient ses indécisions, ses enthousiasmes, ses tentatives avortées, tous ses élans impuissants vers des idées généreuses et vers des professions décoratives.

Depuis qu’il était homme, on ne lui disait plus : « Regarde Jean et imite-le ! » mais chaque fois qu’il entendait répéter : « Jean a fait ceci, Jean a fait cela, » il comprenait bien le sens et l’allusion cachés sous ces paroles.

Leur mère, une femme d’ordre, une économe bourgeoise un peu sentimentale, douée d’une âme tendre de caissière, apaisait sans cesse les petites rivalités nées chaque jour entre ses deux grands fils, de tous les menus faits de la vie commune. Un léger événement, d’ailleurs, troublait en ce moment sa quiétude, et elle craignait une complication, car elle avait fait la connaissance pendant l’hiver, pendant que ses enfants achevaient l’un et l’autre leurs études spéciales, d’une voisine, Mme Rosémilly, veuve d’un capitaine au long cours, mort à la mer deux ans auparavant. La jeune veuve, toute jeune, vingt-trois ans, une maîtresse femme qui connaissait l’existence d’instinct, comme un animal libre, comme si elle eût vu, subi, compris et pesé tous les événements possibles, qu’elle jugeait avec un esprit sain, étroit et bienveillant, avait pris l’habitude de venir faire un bout de tapisserie et de causette, le soir, chez ces voisins aimables qui lui offraient une tasse de thé.

Le père Roland, que sa manie de pose marine aiguillonnait sans cesse, interrogeait leur nouvelle amie sur le défunt capitaine, et elle parlait de lui, de ses voyages, de ses anciens récits, sans embarras, en femme raisonnable et résignée qui aime la vie et respecte la mort.

Les deux fils, à leur retour, trouvant cette jolie veuve installée dans la maison, avaient aussitôt commencé à la courtiser, moins par désir de lui plaire que par envie de se supplanter.

Leur mère, prudente et pratique, espérait vivement qu’un des deux triompherait, car la jeune femme était riche, mais elle aurait aussi bien voulu que l’autre n’en eût point de chagrin.

**■ Jules Renard, *Poil de Carotte* (1894). Le jeu interdit.**

Poil de Carotte joue seul dans la cour, au milieu, afin que madame Lepic puisse le surveiller par la fenêtre, et il s’exerce à jouer comme il faut, quand le camarade Rémy paraît. C’est un garçon du même âge, qui boite et veut toujours courir, de sorte que sa jambe gauche infirme traîne derrière l’autre et ne la rattrape jamais. Il porte un panier et dit :

— Viens-tu, Poil de Carotte ? Papa met le chanvre dans la rivière. Nous l’aiderons et nous pêcherons des têtards avec des paniers.

— Demande à maman, dit Poil de Carotte.

Rémy. — Pourquoi moi ?

Poil de Carotte. — Parce qu’à moi elle ne me donnera pas la permission.

Juste, madame Lepic se montre à la fenêtre.

— Madame, dit Rémy, voulez-vous, s’il vous plaît, que j’emmène Poil de Carotte pêcher des têtards ?

Madame Lepic colle son oreille au carreau. Rémy répète en criant. Madame Lepic a compris. On la voit qui remue la bouche. Les deux amis n’entendent rien et se regardent indécis. Mais madame Lepic agite la tête et fait clairement signe que non.

— Elle ne veut pas, dit Poil de Carotte. Sans doute, elle aura besoin de moi, tout à l’heure.

Rémy. — Tant pis, on se serait rudement amusé. Elle ne veut pas, elle ne veut pas.

Poil de Carotte. — Reste. Nous jouerons ici.

Rémy. — Ah non, par exemple. J’aime mieux pêcher des têtards. Il fait doux. J’en ramasserai des pleins paniers.

Poil de Carotte. — Attends un peu. Maman refuse toujours pour commencer. Puis, des fois, elle se ravise.

Rémy. — J’attendrai un petit quart, mais pas plus.

Plantés là tous deux, les mains dans les poches, ils observent sournoisement l’escalier et bientôt Poil de Carotte pousse Rémy du coude.

— Qu’est-ce que je te disais ?

En effet, la porte s’ouvre et madame Lepic, tenant à la main un panier pour Poil de Carotte, descend une marche. Mais elle s’arrête, défiante.

— Tiens, te voilà encore, Rémy ! Je te croyais parti. J’avertirai ton papa que tu musardes et il te grondera.

Rémy. — Madame, c’est Poil de Carotte qui m’a dit d’attendre.

Madame Lepic. — Ah ! vraiment, Poil de Carotte ?

Poil de Carotte n’approuve pas et ne nie pas. Il ne sait plus. Il connaît madame Lepic sur le bout du doigt. Il l’avait devinée une fois encore. Mais puisque cet imbécile de Rémy brouille les choses, gâte tout, Poil de Carotte se désintéresse du dénouement. Il écrase de l’herbe sous son pied et regarde ailleurs.

— Il me semble pourtant, dit madame Lepic, que je n’ai pas l’habitude de me rétracter.

Elle n’ajoute rien.

Elle remonte l’escalier. Elle rentre avec le panier que devait emporter Poil de Carotte pour pêcher des têtards et qu’elle avait vidé de ses noix fraîches, exprès.

Rémy est déjà loin.

Madame Lepic ne badine guère et les enfants des autres s’approchent d’elle prudemment et la redoutent presque autant que le maître d’école.

Rémy se sauve là-bas vers la rivière. Il galope si vite que son pied gauche, toujours en retard, raie la poussière de la route, danse et sonne comme une casserole.

Sa journée perdue, Poil de Carotte n’essaie plus de se divertir.

Il a manqué une bonne partie.

Les regrets sont en chemin.

Il les attend.

Solitaire, sans défense, il laisse venir l’ennui, et la punition s’appliquer d’elle-même.

**■ Charles Péguy, *Pierre ou le commencement d’une vie bourgeoise* (1898). Le défilé des écoliers.**

*La scène se passe à Orléans. Pierre vient d’entrer à l’école : c’est un « nouveau » !*

Je ne sais si la présentation des nouveaux dura longtemps, mais il me semble que tout de suite après onze heures sonnèrent ; le maître nous fit lever et sortir ; l'instituteur nous fit mettre en rangs avec les grands selon que nous allions du côté de la ville ou du côté de Saint-Loup ; nous sortîmes par la petite porte et nous commençâmes à défiler dans le faubourg.

C'était la première fois de ma vie que je marchais ainsi ; au lieu que jusqu'alors j'avais regardé passer les enfants de l'école, à présent à mon tour c'était moi qu'on allait regarder passer ; je me constituai la démarche sérieuse qui traduisait le mieux mes sentiments nouveaux. Je défilai dans le faubourg.

Mais en marchant un grave problème se posa soudain à mon esprit : comment ferais-je pour quitter les rangs ? Je ne savais pas comment les anciens quittaient les rangs, et par un fait exprès, par un de ces hasards malheureux dont au moment du danger, on mesure, d'un seul saisissement, tout l'embarras, je me trouvais le premier à devoir quitter les rangs ; ma maison se trouvait la première sur notre passage où demeurât un élève ; je ne pouvais quitter les rangs sans rien dire à personne : je me serais ainsi sournoisement soustrait à la légitime autorité du maître qui nous conduisait ; je n'oserais jamais adresser la parole au maître pour lui demander à quitter les rangs ; et enfin le maître ne pouvait pas deviner que cette maison trapue devant laquelle nous allions passer était la maison où je demeurais.

Cela finit gauchement, lâchement, ridiculement : ma grand-mère, qui avait entendu sonner onze heures à la fonderie[[10]](#footnote-10), était sortie sur le pas de la porte. Je fis semblant de ne pas la voir, abandonnant vilement au hasard le soin de me tirer de cet embarras ; et je continuais à défiler régulièrement, réglementairement, devant la maison. Ma grand-mère se demanda un instant si j'étais devenu fou, si on m'avait rendu fou à l'école ; puis, voyant que j'étais bête, comme elle respectait les maîtres d'école beaucoup, mais pas trop, elle m'appela en riant : « Dis donc, Pierre, tu ne viens donc pas manger la soupe ? » Le maître me regarda, puis, comprenant brusquement, regarda ma grand-mère en souriant et me fit signe de m'en aller. Je quittai les rangs lentement, toujours digne, sans me presser, parce que le maître et mes camarades me regardaient.

Puis, lorsqu'ils furent bien passés, soudain lassé par toutes les admirations que j'avais eues dans la matinée, un peu las aussi des contraintes que je m'étais données, je me jetai tout honteux dans le tablier de ma grand-mère.

**■ Charles Péguy, *Pierre ou le commencement d’une vie bourgeoise* (1898). Apprendre à écrire.**

*La scène se passe à Orléans.*

J'allai à l'école très régulièrement et j'y travaillai de mon mieux, bien. Il y eut au commencement une difficulté, parce qu'on ne savait pas où me mettre : je lisais aussi bien que les premiers de la première division de la seconde classe, je comptais mieux qu'eux de tête, mais je ne savais écrire ni une lettre ni un chiffre ; j'étais moins avancé pour l'écriture que les derniers de la deuxième division de la seconde classe ; en moi-même j'étais à la fois peiné que cette irrégularité dérangeât l'ordonnance de la classe, et flatté d'être ainsi en avance et de faire exception a la loi commune. Tout finit par s'arranger : je suivais les cours de lecture avec ceux de la première division et j’apprenais à écrire avec ceux de la deuxième division.

Ce dernier apprentissage me fut pénible et dura longtemps. Au lieu de nous faire écrire sur du papier, avec des plumes et de l'encre, comme tout le monde, le maître nous faisait écrire sur de l'ardoise avec des crayons d'ardoise qui tenaient mal dans les doigts, qui rayaient, qui grinçaient, qui faisaient des traits ridicules ; au lieu de nous faire écrire des mots, comme tout le monde, ou tout au moins des lettres, le maître nous faisait écrire des bâtons ridicules indéfiniment, et des jambages, et des boucles ; et puis je trouvais nouveau et déplaisant d'écrire en blanc sur du noir, tandis que dans la vie on écrit toujours avec de la couleur sur du blanc ; je me soumettais austèrement par discipline ; pour la première fois de ma vie je connus l'arrière-goût amèrement bon de l'obéissance pénible voulue. Ma peine était d'autant plus douloureuse que j'avais une maladresse naturelle invincible et que mes doigts paraissaient vouloir me refuser la même obéissance que je rendais. Je tâchais de toute ma jeune et coléreuse volonté rentrée tendue à faire des bâtons qui fussent aussi droits, aussi régulièrement pleins, aussi régulièrement penchés que les bâtons modèles tracés au tableau noir par le maître aux doigts habitués. Mais j'y réussissais peu, et alors, quand le maître passait dans les tables, il ne me faisait pas des compliments, mais il me disait d'une voix encourageante et patiente : « Allons, Durand, ce n'est pas mal et vous vous appliquez bien ; mais il y a encore ceci, et cela. » Et il me refaisait mes bâtons, ou bien il m'en faisait faire en me dirigeant les doigts. J'étais douloureusement vexé qu'on me tint les doigts quand j'écrivais ; j'étais douloureusement malheureux quand, sur mon ardoise noire, les corrections du maître soulignaient, aggravaient, compliquaient la saleté blanche et poussiéreuse de mes farfouillages ; je lisais dans les regards l'étonnement qu'un petit garçon qui lisait si bien eût tant de mal à apprendre à écrire ; alors je pris une résolution suprême : je résolus un jour de faire si bien ma page d'écriture que le maître n'y trouvât rien à redire et ne fît aucune correction sur ma page propre ; je m'appliquai de toutes mes forces, de tout mon savoir, toute ma respiration, tirant la langue, les yeux rivés ; quand j'eus fini je trouvai que j'avais réussi ; j'attendis, anxieux, qu'on me rendît justice. Comme tous les jours le maître passa ; comme tous les jours le maître, sans rien remarquer, sans penser à mal, me corrigea mes bâtons ; quand je vis ma page ainsi dénaturée, brusquement la douleur me suffoqua ; je pleurai, en pleine classe, toutes mes larmes, ne pensant qu’à cela ; je pleurai comme si j'avais été à la maison, comme si je n'avais pas eu autour de moi mes petits camarades, effarés parce que je pleurais intarissablement et que, pourtant, je n'avais pas de mal, je n'étais pas tombé, je ne m'étais pas égratigné ; le jeune maître n'y comprit rien et, tout timide, s'attrista longuement de ce que je pleurais. — J'appris lentement à écrire ; je sus enfin faire à peu près les bâtons, les lettres, les mots, les phrases, d'abord sur l'ardoise, puis sur le papier ; je sus tenir mon porte-plume, les doigts bien allongés et joints le long de l'embouchure ; mais je n'eus jamais cette écriture admirablement moulée que plusieurs de mes camarades avaient naturellement et qui donnait l'espoir à leurs parents que plus tard, quand ils seraient sortis de l'école, on pourrait les faire entrer dans une maison de commerce.

**■ Charles Péguy, *Pierre ou le commencement d’une vie bourgeoise* (1898). Aller à l’école.**

Les jours, les semaines, les mois, les années passaient régulièrement. Tous les matins je me levais de bonne heure ; j'avais dès ce temps-là bonne envie de dormir, mais je disais le soir à maman de me réveiller de bonne heure le lendemain, à six heures juste, parce que j’avais à travailler ; maman n'y manquait pas ; elle-même se levait tous les matins à quatre heures, hiver comme été, pour travailler à rempailler les chaises. Elle me réveillait donc tous les jours sur les six heures, bien que cela lui fit de la peine, parce que me lever, parce que j’étais lourd et que j’aimais dormir et qu'il était de bonne heure ; mais brusquement je me représentais l'école et alors, d'un seul geste, je me jetais à bas du lit, pieds nus sur le carreau. À cette heure-là, ma grand-mère n'était pas encore levée, mais déjà le poêle rouge ronflait dans la maison chauffée ; je me mettais à l'ouvrage et je travaillais assidûment, sérieusement, précieusement, aussi bien dans mon genre que maman dans le sien ; je faisais mes devoirs et j’apprenais mes leçons ; maman, qui était non seulement très savante mais aussi très intelligente, me donnait ses conseils et me tirait d'affaire toutes les fois que j'étais embarrassé ; sans jamais cesser de travailler elle m'aidait à faire mes devoirs, elle me faisait réciter mes leçons ; je tendais toute ma volonté au travail jusqu’à ce que mon devoir fût écrit sans une seule faute, et jusqu'à ce que la leçon fût sue par cœur sans une faute, sans une hésitation, sans une réflexion, comme ma prière ; maman m'y encourageait, m'y aidait, m'y conduisait ; j'aimerai toute ma vie la mémoire du cher travail que je faisais dans la bonne maison chaudement travailleuse, du bon travail que je recommençais régulièrement tous les matins ; pendant que je travaillais ainsi, l'heure marchait, ma grand-mère se levait et faisait chauffer le café dans la marmite ; à sept heures et demie sonnant, je me débarbouillais, je cirais mes sabots, je me lavais les mains, je m'habillais, tous les matins à la même heure et bientôt avec la même vitesse, au lieu qu’avant d’aller à l’école je faisais tout cela un peu plus au hasard de la journée. Je déjeunais en trempant un bon morceau de pain dans une bonne tasse de café noir bien chaud. Maman m'embrassait ; ma grand-mère m'embrassait sur le pas de la porte. Je partais pour la classe du matin.

J'aimais mieux m'en aller à l'école tout seul que d'aller en bandes avec les autres ; ma grand-mère et maman aimaient mieux m'envoyer ainsi ; pendant que j'allais ma grand-mère se tenait debout devant la maison sur le bord du trottoir attentive et me regardait, parce que si des mauvais sujets m'avaient cherché querelle en allant à l'école ma grand-mère m'aurait défendu de loin en leur faisant peur avec ses bras.

**■ Charles Péguy, *Pierre ou le commencement d’une vie bourgeoise* (1898). Se mesurer.**

Cette mesure exacte me donnait un sentiment de contentement parfaitement exact : je connaissais ainsi à chaque fois ma hauteur non pas seulement en mètre et en centimètres, mais en millimètres même, car on lisait aussi les millimètres ; cependant je n'osais pas demander souvent que l'on procédât à ces opérations, parce que je ne voulais pas avoir l'air de m'occuper trop de ma hauteur, et ainsi de moi, parce que je ne voulais pas avoir l'air de m'imaginer que la hauteur est importante pour un homme, je ne voulais pas avoir l'air de tenir a ma hauteur, et surtout parce que j'avais peur, si les mesures avaient été un peu fréquentes, que mes accroissements intermédiaires ne fussent pas assez marqués ; le chambranle était tout tailladé de mes graduations successives, tailladé comme une taille de boulanger, et souvent deux graduations consécutives se touchaient presque : quel déshonneur pour moi si elles s'étaient touchées tout à fait, si elles s'étaient confondues ; quel déshonneur pour moi si j'avais demandé une mesure nouvelle n'ayant pas grandi depuis la dernière fois ; aussi aimais-je mieux, sans rien demander à personne et sans rien dire, me mesurer commodément aux meubles dont je connaissais ainsi minutieusement les hauteurs comparées : tel était le bon office que les meubles anciens me donnaient ; sans avoir l'air de rien, en travaillant dans la maison, même sans travailler, je passais à côté d'un meuble, et, d'un regard que je m'efforçais de rendre détaché, je me mesurais à la hauteur d'une moulure habituelle ou bien à la hauteur du meuble familier lui-même ; les meubles étaient si variés qu'il y avait toujours quelque moulure ou quelque plat qui fût à hauteur pour me mesurer : c'était surtout en essuyant les meubles selon l'enseignement de ma grand-mère que je pouvais ainsi me mesurer à eux ; c'était en mettant les assiettes sur la table que je pouvais le mieux et le plus facilement me mesurer à la table ; et c'est aussi pour cela que j'aimais les vieux meubles et que je soignais leur gloire luisante ; c'est pour cela que je connaissais si minutieusement les hauteurs comparées de leurs pieds et de leurs corps, des moulures saillantes et des moulures en creux, des filets, des panneaux, des dessus ; et sans m'en apercevoir j'avais confié la connaissance de ces hauteurs à ma mémoire devenue infidèle ; mais ce n'est pas de la faute à ma mémoire si elle est devenue oublieuse ; la faute en est à moi qui lui ai confié la connaissance de nombreux événements intermédiaires à garder.

**■ Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant* (1900), chap. I. Le retour de la messe.**

Il neigeait toujours, « comme qui jette de la plume d’oie à grandes poignées », pour parler ainsi que les bonnes femmes, et la neige était épaisse d’un pied déjà, dans laquelle nos sabots enfonçaient. À mesure que les gens rencontraient leur chemin, ils nous laissaient avec un : « À Dieu sois ! » À Puymaigre la Mïon nous ayant quittés, nous suivîmes seuls notre route. Cette neige me lassait fort et, tout au rebours de l’aller, je me faisais tirer par le bras.

— Tu es fatigué, dit ma mère : monte à la chèvre-morte.

Et, s’étant baissée, je grimpai à cheval sur son échine, entourant son col de mes petits bras, tandis qu’avec les siens elle ramenait mes jambottes en avant. Tout en allant, je lui faisais des questions sur tout ce que j’avais vu, principalement sur le petit Jésus :

— Est-ce qu’il est vivant, dis ?…

Ma mère qui était une pauvre paysanne ignorante, comme celle qui n’entendait pas seulement le français, mais femme de bon sens au demeurant, me fit comprendre que s’il avait remué, c’était par le moyen de quelque mécanique.

Et elle allait toujours, lentement, enfonçant dans la neige molle, me rehissant d’un coup de reins lorsque j’avais glissé quelque peu, et s’arrêtant de temps à autre pour secouer contre une pierre, ses sabots embottés de neige.

Un vent âpre s’était levé, faisant tourbillonner la neige qui tombait toujours à force. La campagne déserte était toute blanche ; les coteaux semblaient couverts d’un grand linceul triste, comme ceux qu’on met sur la caisse des pauvres morts. Les châtaigniers, aux formes bizarres, marquaient leurs branches tourmentées par une ligne blanche. Les fougères poudrées de neige penchaient vers la terre, tandis que sur les bruyères, la brande et les ajoncs, plus solides, elle s’amassait par places. Un silence de mort planait sur la terre désolée, et l’on n’entendait même pas le bruit des pas de ma mère, amorti par la neige épaisse. Pourtant, comme nous entrions dans la lande du Grand-Castang, un crapaud-volant jeta dans la nuit son cri mal plaisant qui me fit frissonner.

Cependant, ma mère peinait fort à suivre le mauvais chemin perdu sous la neige. Des fois elle s’écartait un peu et, le connaissant, revenait incontinent, se guidait sur un arbre, une grosse touffe d’ajoncs, une flaque d’eau, gelée maintenant. Moi, bercé par le mouvement, malgré le froid, je finissais par m’endormir sur son échine, et mes bras gourds se dénouaient malgré moi.

— Tiens-toi bien ! me disait-elle ; dans un moment nous serons chez nous.

Malgré ça, j’avais peine à me tenir éveillé, lorsque tout à coup, à cent pas en avant, éclate un hurlement prolongé qui me fit passer dans la tête comme un millier d’épingles : « Hoû ! oû… oû… oû… », et je vois une grande bête, comme un bien fort chien, aux oreilles pointues, qui gueulait ainsi en levant le museau vers le ciel.

— N’aie pas peur, me dit ma mère.

Et, m’ayant donné le falot, elle ôta ses sabots, en prit un dans chaque main et marcha droit à la bête, en les choquant l’un contre l’autre à grand bruit. Ça n’est pas pour dire, mais lors, j’aurais fort voulu être couché contre elle, dans le lit bien chaud. Lorsque nous fûmes à une cinquantaine de pas, le loup se jeta dans la lande en quelques sauts, et nous passâmes, épiant de côté, sans le voir pourtant. Mais, un instant après, le même hurlement sinistre s’éleva en arrière : « Hoû ! oû… oû… oû… », qui m’effraya encore plus, car il me semblait que le loup fût sur nos talons. De temps à autre, ma mère se retournait, faisant du tapage avec ses sabots, pour effrayer cette male bête ; mais, si ça gardait le loup d’approcher trop, ça ne l’empêcha pas de nous suivre à une trentaine de pas, jusqu’à la claire-voie de notre cour. Ayant pris la clef-torte dans la cache, car mon père n’était pas rentré, ma mère fit jouer le loquet de dedans et referma vivement la porte derrière nous.

1. Apelle : peintre grec de l’Antiquité. Corrège : peintre de la Renaissance italienne. [↑](#footnote-ref-1)
2. Chasse aux oiseaux. [↑](#footnote-ref-2)
3. Expression populaire. [↑](#footnote-ref-3)
4. Outil de charron ou de tonnelier. [↑](#footnote-ref-4)
5. Aventurier du XVIIe siècle, auteur des *Voyages de Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*. [↑](#footnote-ref-5)
6. Mots prononcés par le dieu Neptune dans l’*Énéide* de Virgile, pour menacer les vents désobéissants. *Iam caelum terramque meo sine numine, uenti, / miscere, et tantas audetis tollere moles ? / Quos ego... sed motos praestat componere fluctus.* « Voilà que maintenant, sans mon ordre, vous avez l'audace, / ô vents, de remuer ciel et terre, et de soulever de telles masses ? / Je vais vous... ! Mais mieux vaut apaiser l'agitation des flots. » [↑](#footnote-ref-6)
7. Antoine de Lonlay (1767-1855), né à la Martinique ; il fut maire de la commune de la Monnaie, où se trouvait le château des Flavigny, de 1807 à sa mort. [↑](#footnote-ref-7)
8. Danses régionales. [↑](#footnote-ref-8)
9. Vittorio Alfieri, poète italien (1749-1803). [↑](#footnote-ref-9)
10. Il n’y a pas d’horloge à la maison : la grand-mère connaît l’heure grâce aux signes émis par le monde du travail. [↑](#footnote-ref-10)